

LE COMMANDANT PAMPLEMOUSSE

Un soir, le commandant Pamplemousse, que j'avais tant de fois prié de me raconter son histoire, la commença ainsi :

Je suis un vieux soldat, un invalide, que des infirmités précoces ont forcé à prendre sa retraite et qui n'a pour toute distraction qu'une petite nièce que ma pauvre sœur, déjà veuve depuis cinq ans, m'a légué en mourant.

Vous raconterais-je la singulière transformation qu'il me fallut opérer dans mes habitudes quand je me trouvais comme cela, du jour au lendemain, transformé en bonne d'enfant ! Dans les premiers mois, — l'enfant était si jeune et si gentille, — cela fut relativement facile.

J'avais entrepris son éducation et tant qu'il ne s'agit que de lui apprendre la lecture, l'écriture, le rudiment de la grammaire, je m'en tirai assez gaillardement ; mais lorsqu'elle eut sept ou huit ans, que je dus aborder l'histoire, la géographie, l'analyse grammaticale, je reconnus mon incapacité et je constatai, avec honte, que j'étais d'une ignorance encyclopédique. Sauf le calcul, qui m'avait été bien enseigné et pour lequel j'avais du goût, je puis dire, sans exagération, que je ne savais

rien. Il en résulta que par tendresse pour Diane, pour remplir près d'elle le devoir qui faisait ma joie, je fus forcé d'apprendre sous peine de ne pouvoir enseigner ; j'appris. Ce que je faisais au début par nécessité, je le fis bientôt avec une sorte de passion ; c'était un monde nouveau dans lequel je venais d'entrer et j'y faisais à chaque pas des découvertes qui m'enchantèrent. Où et quand aurais-je pu acquérir quelque savoir ? Était-ce au milieu des paysans, à la ferme où s'était écoulée mon enfance ? Était-ce au régiment, en campagne, aux bivouacs ? J'étais excusable ; mais dès que j'eus compris le mal, j'y portai remède avec énergie. Savez-vous pourquoi ? pour n'avoir jamais à rougir devant Diane.

Les livres élémentaires furent rapidement épuisés ; je m'abonnai au cabinet de lecture et j'y trouvai des ouvrages sérieux ; j'obtins l'autorisation d'emprunter des livres à une bibliothèque publique, et j'en profitai largement. Si j'ai un peu défriché ma cervelle, c'est à la chère petite que je la dois ; sans que jamais elle s'en soit doutée, elle a été l'agent de mon salut intellectuel, comme elle a été la cause de la régularité de mon existence. Je vivais sous ses yeux, elle n'eut jamais à les détourner. Si mon existence a été correcte, c'est parce qu'elle en était le témoin ; aussi la reconnaissance que j'ai pour elle est au si profonde, aussi justifiée que ma tendresse.

C'est encore elle qui fut le motif déterminant d'une modification dans ma façon de vivre, car, en vérité, c'est à elle que ramonte tout ce qui m'est advenu d'heureux. Elle avait déjà une dizaine d'années, lorsque je me demandai ce que serait son avenir. Jusque-là je n'y avais, pour ainsi dire, point songé ; j'avais vécu au jour le jour, sans souci, comme un soldat que j'avais été, satisfait de mon petit saint frusquin qui nous mettait hors de privation. Que deviendra-t-elle quand je n'y serai plus ? Si je n'ai pas voulu qu'elle fût une paysanne, je ne consentirai pas à en faire la femme d'un employé tirant le diable par la queue ou une marchande en boutique. Je veux qu'elle soit une bourgeoise coquette, ne connaissant point la gêne, bien mariée comme doit être la fille d'un homme qui eût été général, s'il n'avait pas quitté le service. Le devoir m'incombe de lui constituer une dot sérieuse ; promptement il faut se mettre à l'œuvre, pour réparer le temps perdu.

Ah ! vous me croirez sans peine quand je vous dirai qu'il me fallut plus que du courage pour prendre ce parti qui impliquait nécessairement notre séparation ; car tout emploi me tiendrait hors du logis et je n'y pouvais laisser Diane, en mon absence, sous la haute main d'une servante, fort brave femme, il est vrai, mais de caractère faible et d'allures vulgaires. Et puis Diane promettait déjà d'être fort jolie, et il était convenable qu'elle entrât dans un pensionnat où elle terminerait son éducation et

étudierait certains arts d'agrément, indispensables à une femme bien élevée et qu'il m'était impossible de lui enseigner.

On m'indiqua, à Chaillot, un pensionnat que fréquentaient les filles de la bourgeoisie riche ; je visitai la maison, bâtie au milieu d'un vaste jardin ; la fillette sera en bon air ; le prix de la pension était assez élevé, ce qui m'importait peu, car je comptais sur ma bonne étoile pour découvrir quelque emploi lucratif auquel conviendraient mes aptitudes. J'allai voir un de mes anciens compagnons d'armes, comme l'on dit au théâtre, avec lequel j'avais fait la dernière campagne d'Allemagne et la campagne de France. Il s'appelait le colonel Louber ; lui aussi il avait juté l'uniforme aux orties et s'était fait agent de change. Il m'écouta attentivement, je lui dis : "J'ai une bonne écriture, je calcule rapidement et je forme bien les chiffres, ce qui permet d'éviter les soustractions dans les additions." Il se mit à rire et me répondit : "Il va être une heure, il faut que j'aille à la Bourse ; installe-toi ici, à mon bureau ; voici les comptes relatifs aux opérations d'hier ; débrouille-moi ces paperasses ; en rentrant j'aurai vu ce que tu sais faire." Lorsqu'il revint, tout était au net, en ordre, sans une erreur. "Tu es bon comptable, me dit-il, et comme tu as la probité solide, tu feras un excellent caissier ; je me charge de te caser." Quinze

jours après j'étais second caissier dans la maison de banque Hirschstein, et Diane était en pension à Chaillot.

Ce qui me parut le plus dur, c'est que je m'imposai la loi de la maintenir dans sa maison d'éducation, non seulement pendant les vacances, mais aussi pendant les jours de congé. Des raisons de convenances qui furent approuvées par la directrice et par l'aumônier du pensionnat, me déterminèrent à ce sacrifice que je m'applaudis, à cette heure, d'avoir accepté d'un cœur résolu.

Depuis l'heure où elle est entrée en pension jusqu'à celle où elle en est sortie pour se marier, pas un jour ne s'est passé sans que j'allasse la voir, et jamais je ne l'ai reçue dans mes bras sans avoir un battement de cœur. Son caractère sociable et gai, que j'avais remarqué dès les premiers instants de notre rencontre, ne s'était point démenti ; à la fois travailleuse et bonne entente, elle était très aimée à sa pension, s'y plaisait et y vivait comme chez elle.

Je lui avais donné des professeurs supplémentaires, des maîtres d'agrément, danse, musique, dessin, tout le tremblement. Elle eût voulu la lune, je l'aurais décrochée pour elle. J'étais riche et je pouvais ne point me refuser à ces fantaisies qui, du reste, n'eurent jamais rien d'excessif. J'étais riche, c'est trop dire, mais enfin ce que je gagnais joint à mon revenu dépassait mes dépenses. Les vieux parents étaient morts, me laissant un petit jagot et des champs que je n'avais pas mal vendus. À la maison de banque j'étais devenu caissier principal, ce qui, me valait d'assez gros émoluments ; j'avais eu la bonne fortune de faire rentrer une créance importante mais douteuse ; les patrons

ne furent point ingrats et me le témoignèrent en m'associant à leur maison pour une part minime, mais, néanmoins, appréciable. Après m'être décidé à mettre Diane en pension, j'avais congédié ma servante ; la portière faisait mon ménage ; je vivais sur le pied de la solde d'un lieutenant et avec mes économies sans cesse accrues par les arrérages placés avec prudence, j'ai pu amasser pour Diane une dot qui n'est pas à dédaigner. Si je vis encore quelques années, elle trouvera après moi un bon petit sac, sonore et rebondi, qui lui permettra d'avoir l'existence, large et de bien élever ses enfants.

Le commandant avait cessé de parler, je lui serrai les deux mains on lui disant :

— Commandant Pamplemousse, comme vous êtes un brave homme !

Le commandant a marié Diane à un honnête homme ayant quelque fortune et une entreprise prospère, mais il n'a pu voir ses petits enfants, le digne homme, car il a, il y a quelques mois, pour jamais fermé ses bons yeux qui avaient une expression si douce lorsqu'il parlait de Diane, — la petite. — Que ces quelques lignes lui soient une épitaphe avec le bon souvenir d'un ami dévoué.

MAXIME DU CAMP.



Je dus aborder l'histoire, la géographie. (P. 9, col. 1.)